

L'ÂGE D'OR DE LA THÉOLOGIE AU XII^E ET AU XIII^E SIÈCLE*Saint Bonaventure, saint Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin**Frère Benoît DOMINI*

INTRODUCTION

Pour beaucoup de nos contemporains, le Moyen Âge évoque une époque sombre et obscure. D'ailleurs l'expression "Moyen Âge" est elle-même assez représentative de la vision dépréciative que nous nous faisons de cette période de l'histoire de près de mille ans. Comme son nom l'indique, le Moyen Âge ne serait qu'une époque « moyenne », une parenthèse sans valeur entre ces deux périodes vraiment lumineuses que seraient l'Antiquité et la Renaissance.

Aussi représente-t-on couramment les hommes du Moyen Âge d'une manière peu flatteuse. Qu'il suffise de rappeler à titre d'exemple le film *Les visiteurs* qui connut en son temps un vif succès. Sans grande prétention historique, cette comédie nous renvoyait du Moyen Âge l'image à peine caricaturée qui habite nos esprits : à l'instar de Messire Godefroy de Montmirail et de son fidèle écuyer, nous pensons que les Médiévaux étaient certes animés par de nobles idéaux, mais qu'ils n'en étaient pas moins des hommes assez frustrés et ignares, crédules et superstitieux.

En fait, une fois quittés ces préjugés, la réalité du Moyen Âge nous apparaîtra bien différemment. En effet, durant la période médiévale, l'Église et la société connaissent un progrès culturel extraordinaire. De cette époque nous sont parvenues les cathédrales gothiques, splendides témoignages de foi et d'amour, mais également de nombreux ouvrages théologiques. À l'image des constructeurs de cathédrales, les théologiens médiévaux ont voulu élever à la gloire de Dieu de vastes synthèses doctrinales, chefs-d'œuvres alliant la foi et la raison. Parmi ces théologiens se distinguent pas moins de sept Docteurs de l'Église : saint Pierre Damien (1007-1072), saint Anselme (1033-1109), saint Bernard (1090-1153), saint Antoine de Padoue (1195-1231), saint Bonaventure (1221-1274), saint Thomas d'Aquin (1225-1274) et saint Albert le Grand (1200-1280). Tous les sept membres d'un ordre religieux, ces hommes épris de Dieu ont fait des XII^e et XIII^e siècles l'âge d'or de la théologie. C'est de cette extraordinaire épopée de la pensée chrétienne que nous allons maintenant nous entretenir.

I. LA NAISSANCE DE LA THÉOLOGIE SCOLASTIQUE AU XII^E SIÈCLE

Cette histoire commence au XII^e siècle¹. Un siècle marqué par un dégel économique et une expansion démographique assez significative. Ces deux éléments conjugués provoquent le besoin de nouvelles institutions scolaires afin d'éduquer les jeunes nobles et les clercs, de plus en plus nombreux².

Les écoles les plus florissantes du XII^e siècle apparaissent dans plusieurs villes du nord de la France : Laon, Tours, Angers, Reims. Mais la plus célèbre d'entre elles est certainement l'école de Chartres qui verra se succéder à sa tête de grands noms : Yves de Chartres, Bernard de Chartres (que l'on surnomme « le nouveau Socrate » du fait de sa grande sagesse), Gilbert de la Porrée ou encore Thierry de Chartres. Ces auteurs ont en commun l'amour des lettres. Car à Chartres, on étudie assidûment la théologie, mais aussi les sept arts dits « libéraux », soit la grammaire, la rhétorique, la dialectique (*trivium*) ainsi que l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique (*quadrivium*). Les théologiens de l'École de Chartres sont d'avis que l'étude des auteurs de l'Antiquité les approchera de la Beauté, et ultimement les approchera de Dieu³.

La raison d'une telle admiration que les théologiens de Chartres éprouvent pour les auteurs païens tient en une phrase célèbre que l'on attribue à Bernard de Chartres :

Nous sommes des nains juchés sur les épaules de géants ; nous voyons plus qu'eux, et plus loin ; non que notre regard soit perçant, ni élevée notre taille, mais nous sommes élevés, exhaussés, par leur stature gigantesque⁴.

Autrement dit, le chrétien assume tout ce qu'il y a de vrai et de beau, quand bien même ce vrai et ce beau ont été découverts par des auteurs païens. « Toute vérité vient de l'Esprit saint » aime-t-on alors à répéter.

¹Sur cette période, on lira avec intérêt Serge-Thomas BONINO, *Brève histoire de la philosophie latine au Moyen Âge*, Paris-Fribourg, Cerf-Academic Press Fribourg, 2015, p. 65 et sv.

²Les écoles cathédrales qui ressortissaient de la juridiction des évêques voient accroître leur importance. L'enseignement qui était jusqu'à lors l'apanage des clercs et des moines devient également dispensé par des « professeurs », soit des clercs ou des laïcs dont – chose inconnue alors – l'unique fonction sociale est la vie intellectuelle.

³Pierre de Blois écrit en ce sens : « On ne passe des ténèbres de l'ignorance à la lumière des sciences que si l'on relit avec un amour toujours plus vif les œuvres des Anciens » (PIERRE DE BLOIS, *Lettre 101* (PL 207, 313). Et à ceux qui lui reprochaient de passer trop de temps à lire des écrits profanes, Pierre répond : « Qu'aboient les chiens et que grognent les porcs ! Je n'en resterai pas moins le disciple des Anciens » (*Lettre 92* [col. 290]).

⁴BERNARD DE CHARTRES (cf. E. Jeuneau, *Lectio Philosophorum. Recherches sur l'école de Chartres*, Amsterdam, 1973, 51-73).

C'est dans ce contexte de grande vitalité intellectuelle que va émerger la figure du sulfureux Pierre Abélard. Versé tout d'abord dans l'art de la guerre, le jeune Abélard opte rapidement pour d'autres combats. En effet, il décide de suivre à Tours, Loches puis Laon des études de philosophie et de théologie. Mais déçu par l'enseignement de ses maîtres, Abélard, qui est un esprit brillant, décide de faire cavalier seul et commence à enseigner à Paris. Sa réputation devient alors très grande. Dès lors, selon ses propres mots, le jeune savant se crut « le seul philosophe du monde » et la superbe enténébra son esprit. Par ailleurs, ajouté à ses déboires sentimentaux avec la jeune Héloïse, ses déviations théologiques le conduisirent à être condamné à plusieurs reprises⁵.

Si Abélard mérite à bien des égards sa triste réputation, la nouvelle méthode théologique qu'il initie connaîtra néanmoins une postérité tout à fait noble et respectable. Jusqu'alors, la théologie, c'est-à-dire la discipline qui cherche à explorer le mystère de Dieu à partir de sa Révélation, procédait uniquement par mode de commentaire. Était théologien celui qui lisait et commentait la Bible à l'aide d'autorités, c'est-à-dire à l'aide des écrits des Pères de l'Église. Cette méthode théologique avait sa valeur, mais elle laissait ouverte de nombreuses questions. En effet, il arrive parfois que les Pères de l'Église s'opposent dans leur manière de commenter la Parole de Dieu, et que malgré leur foi commune, leurs explications ne concordent pas toujours dans les moindres détails. Comment alors surmonter ces oppositions ? Comment donner la bonne explication de la foi si les autorités ne semblent pas toujours d'accord entre elles ?

Pour combler cette lacune, Abélard est le premier théologien à vouloir donner une forme scientifique à l'exposition de ces difficultés nées au contact de la lecture de la Parole de Dieu et des textes de la Tradition. Ainsi, pour Abélard, le théologien doit repérer les grandes difficultés que soulèvent la Bible ou les Pères de l'Église, pour ensuite formaliser ces mêmes difficultés aussi précisément que possible et, enfin, chercher à y répondre par des arguments rigoureux faisant droit à tous les points de vue. La mise en question de la foi constitue donc à ses yeux la meilleure manière d'avancer dans la compréhension du mystère chrétien. Ainsi, de méditation savoureuse de la Parole de Dieu, la théologie se mue peu à peu en une âpre et virile dispute contre de redoutables problèmes spéculatifs.

⁵Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, accepta néanmoins de recueillir le malheureux et repentant théologien. Abélard acheva donc sa vie retiré dans un prieuré clunisien, priant et faisant pénitence pour expier ses fautes passées.

Cette nouvelle méthode théologique initiée par Abélard est adoptée par plusieurs maîtres du XII^e siècle, notamment Pierre Lombard, évêque de Paris. Celui-ci rassemble dans ses *Sentences* une somme impressionnante de thèses des Pères de l'Église et des Docteurs chrétiens relatives aux grands problèmes théologiques. Cette synthèse devient rapidement un *best-seller* et s'impose comme le manuel de référence en théologie jusqu'au XVI^e siècle. En effet, à partir du début du XIII^e siècle, tous les théologiens devront obligatoirement commenter les *Sentences* des Pères consignées par Pierre Lombard en soulevant à leur sujet des questions, auxquelles ils devront apporter des réponses savamment et rigoureusement établies en tenant compte des arguments *pro* et *contra*.

C'est alors la consécration de la méthode théologique initiée par Abélard, méthode qu'on appellera « scolastique » parce développée dans des écoles (*scolae*) situées dans les villes.

Mais la méthode scolastique ne fait pas l'unanimité, loin s'en faut. En effet, les moines cisterciens mais aussi les religieux de l'abbaye de saint Victor de Paris opposent à la scolastique une autre manière de penser le mystère de Dieu, proche de celle des Pères de l'Église. Bien sûr, tous les théologiens du XII^e siècle s'accordent dans une même profession de foi. Cependant, les moines reprochent à la théologie scolastique de conduire ceux qui s'y engagent au vice de la curiosité, c'est-à-dire à un désir excessif de connaissance, aux dépens de l'union amoureuse avec Dieu. Les moines ne veulent pas encombrer leur esprit d'une foule de questions qui troubleraient leur recueillement. Par ailleurs, ils craignent de se livrer aux disputes, c'est-à-dire aux discussions auxquelles aiment à se livrer les théologiens scolastiques, disputes qui dégénèrent si souvent en pugilat. Et c'est pourquoi de grands théologiens tels saint Bernard, saint Pierre Damien – tous les deux Docteurs de l'Église – mais aussi Guillaume de Saint-Thierry ou Hugues de Saint-Victor préfèrent s'en tenir à la méthode théologique ancienne, à savoir le commentaire savoureux de la Parole de Dieu, la fameuse *lectio divina*⁶.

⁶Ainsi, les médiévaux font l'expérience que la différence des états de vie conduit tout naturellement à une réelle et légitime diversité dans la manière de pratiquer la théologie. Les moines visent une connaissance dont la finalité *immédiate* doit être la contemplation amoureuse du mystère divin pour laquelle ils ont renoncé à la sagesse du monde. Les clercs engagés dans la cité et dans l'apostolat, en prise avec les hérésies, les questions morales ou sociales, sont poussés quant à eux à développer une théologie scientifique, loin des charmes et des saveurs de la théologie monastique, mais toute aussi nécessaire pour répondre aux besoins des hommes de leur temps.

II. LA NAISSANCE DE L'UNIVERSITÉ

Cela étant, c'est surtout la méthode scolastique qui sera pratiquée au XIII^e siècle, spécialement à Paris. En effet, notre capitale s'impose dès les années 1200 comme l'école des écoles, un centre intellectuel et spirituel d'une vitalité extraordinaire. Paris, dit-on alors, est « la nouvelle Athènes », elle est « la très noble cité de toute vie de l'esprit ». Selon le mot du pape de l'époque, Paris est le four où se cuit le pain intellectuel de toute la chrétienté.

Bien sûr, il existe à cette époque d'autres foyers de vie intellectuelle : Bologne, Oxford, Toulouse. Cependant, Paris bénéficie par rapport aux autres villes de la chrétienté de conditions économiques et politiques particulièrement favorables, mais surtout de cette institution nouvelle qu'est l'Université. La société médiévale est structurée en corporations qui garantissent à chaque corps de métier des conditions dignes de travail. L'Université, quant à elle, est la corporation de tous les professeurs et des étudiants de Paris, divisés en facultés, elles-mêmes divisées par leurs différentes chaires d'enseignement. L'Université n'est donc pas un bâtiment mais une fédération d'écoles relativement autonomes, unies entre elle par un règlement qui régie par le menu la vie intellectuelle de la capitale.

Cette organisation très codifiée de la vie intellectuelle possède plusieurs avantages. Tout d'abord, elle assure aux étudiants certains droits et leur donne ainsi la garantie de mener à terme leurs études sans être soumis aux aléas de la situation politique ou sociale du pays. Ensuite, l'université tire profit de la méthode scolastique : l'enseignement des maîtres sera d'abord un commentaire de livres au programme. Au cours de leur commentaire, les maîtres devront relever les points difficiles qu'ils chercheront ensuite à éclairer. Les maîtres devront par ailleurs, à certaines périodes de l'année, répondre devant toute l'université rassemblée à des questions soulevées par les étudiants. Ces questions peuvent concerner tous les domaines du savoir. Les maîtres devront enfin prêcher des sermons très construits. Ainsi, les règlements de l'université de Paris lui permettent d'être à l'origine de grands progrès culturels, surtout dans le domaine théologique et philosophique. On vient désormais de toutes les nations de la Chrétienté pour bénéficier de l'enseignement des maîtres de l'université de Paris, dont un certain nombre sont des étrangers.

Mais l'université de Paris n'aurait certainement jamais connu un tel apogée sans l'apport des Ordres mendiants. En effet, franciscains et dominicains accèdent rapidement aux chaires d'enseignement de l'Université de Paris. Et leur

grande vitalité spirituelle leur donne un vigoureux dynamisme intellectuel qui va stimuler l'ensemble de la communauté universitaire.

Et c'est ainsi que dans une aire géographique très restreinte, la montagne sainte Geneviève (*grosso modo* l'actuel quartier latin), et durant une période peu étendue (disons, de 1215 à 1315), Paris devient la pépinière des plus grands esprits de la chrétienté médiévale.

III. LES MAÎTRES FRANCISCAINS ET DOMINICAINS

On pense ici à l'école franciscaine inaugurée par Alexandre de Halès et développée par Jean de la Rochelle, Eudes Rigaud, saint Bonaventure, Guillaume de Baglione, Gauthier de Bruges, Jean Peckham et bien d'autres noms qui ne nous disent plus grand-chose aujourd'hui, mais qui furent cependant des génies et, bien souvent, de grands spirituels.

Saint Bonaventure notamment mérite toute notre attention. Venu à Paris pour y faire des études, il est très marqué par l'exemple du théologien anglais Alexandre de Halès qui a décidé de quitter sa confortable position de clerc séculier pour prendre l'habit franciscain. Bonaventure, lui aussi, décide d'embrasser l'idéal franciscain. Il quitte tout pour le Christ, sauf l'exercice de la science. En effet, il mettra désormais son intelligence fulgurante au service de la contemplation amoureuse du Verbe incarné. Par sa théologie, Bonaventure désire tracer un itinéraire que les âmes pourront emprunter afin de contempler comme saint François d'Assise le Verbe Créateur et Rédempteur.

Le dynamisme théologique des Dominicains est alors également très impressionnant. Le couvent de Saint-Jacques accueille en effet des esprits prodigieux. Pensons à saint Albert, à saint Thomas d'Aquin ou au Bienheureux Pierre de Tarentaise et à leurs compagnons. L'amour de Dieu et le désir de sauver les âmes brûlent ces saints religieux. Et ceux-ci trouvent dans la théologie une manière d'anticiper sur la terre la joie de la vision béatifique. Ainsi, leur théologie apparemment si austère et technique, cette théologie qui se veut si scientifique, ne prend sens que par rapport au désir de Dieu qui les animait, et à leur soif de transmettre aux autres d'une manière convaincante le fruit de leur contemplation. Le représentant éminent de cette théologie est Saint Thomas d'Aquin, qui nous dit le concile Vatican II, demeure le maître de ceux enseignent et pratiquent la théologie (cf. *Optatam Totius*, 16 ; *Gravissimum Educationis*, 10).

Saint Thomas est en effet un penseur de premier plan. Et cependant, on ne comprendrait pas vraiment sa vie si l'on s'arrêtait seulement à ses caractéristiques

extérieures. Pour cela, il faut essayer d'entrer dans le mouvement qui fut celui de sa vie, et qui n'est autre qu'un mouvement d'amour. Saint Thomas voulait contempler Dieu, le voir de ses yeux, et se rassasier du fruit de sa contemplation.

Thomas d'Aquin est né près de Naples en 1225. Issu de la noblesse, ses parents l'envoient au monastère du Mont Cassin, en espérant bien qu'il en devienne un jour le Père abbé. À l'ombre du monastère de saint Benoît, le jeune garçon va développer le goût de Dieu. Ses premières paroles qui nous sont parvenues sont une question qu'il posa un jour à un moine du monastère : « Qu'est-ce que Dieu ? »

« Qu'est-ce que Dieu ? » Cette question enfantine, Thomas d'Aquin la conservera toute sa vie, témoignant par là de la pureté de son cœur qui, nous dit Jésus dans les Béatitudes, rend capable de « voir Dieu ».

Lors de ses études à Naples, Thomas rencontre les premiers dominicains auxquels il désire se joindre, séduit par leur idéal de pauvreté. Après un grand combat, il peut accomplir ce désir. Il est alors envoyé à Paris puis à Cologne pour mener ses études sous la direction de saint Albert le Grand, véritable génie encyclopédique rompu dans de très nombreuses disciplines, que l'Église déclarera Docteur de l'Église en 1931. Aux étudiants qui se moquent du frère Thomas d'Aquin – qu'ils appellent, à cause de sa forte corpulence et de son silence, le « bœuf muet » – saint Albert aurait répondu : « Lorsque ce bœuf sortira de son silence, vous entendrez ses mugissements à travers toute la chrétienté ».

Ce qui advint rapidement. En effet, l'Ordre dominicain prend très rapidement la mesure de l'intelligence prodigieuse du jeune religieux. Celui-ci est donc chargé d'enseignement à partir de 1254 jusqu'à sa mort en 1274, à Paris, mais aussi à Orvieto, Naples et Rome. Le grand désir de saint Thomas est de transmettre par son enseignement le fruit de sa contemplation de Celui auquel il consacre quotidiennement de longues heures de prière. La rigueur scientifique et l'austère concision avec laquelle il exprime sa théologie ne sont pour lui qu'un témoignage d'amour rendu à ce Dieu dont il veut exprimer le mystère aussi précisément que le permet le langage humain.

Il n'existe donc aucune séparation pour saint Thomas entre la foi et la raison, entre l'amour et la vérité, entre la nature et la grâce. Ces différentes dimensions du mystère et de la vie chrétiennes, saint Thomas en montre d'une manière inégalée les articulations à travers sa théologie mais aussi à travers sa vie. Ses biographes témoignent ainsi par plusieurs anecdotes très savoureuses de son grand esprit religieux, de son amour ardent de l'Eucharistie et du Crucifix, de son exquise pureté et simplicité.

L'une de ces anecdotes nous donne particulièrement de comprendre saint Thomas. Il venait de rédiger la partie consacrée à l'Eucharistie dans sa *Somme théologique*. Son secrétaire le surprit alors en prière devant le Crucifix qui se mit à lui parler : « Tu as bien écrit de Moi, Thomas. Quelle récompense désires-tu recevoir ? » Et le Saint, pénétré d'amour, s'écria : « Pas d'autre que toi, Seigneur ! ».

Mais saint Thomas s'épuise à la tâche. On a en effet calculé que durant ses 20 années d'enseignement, exceptés les jours chômés, il produisit en moyenne 12 pages A4 par jour, dictées parfois à plusieurs secrétaires en même temps sur des sujets parfois différents. Ainsi, l'un de ses plus grands ouvrages, la *Somme de théologie*, ne soulève pas moins de 2 669 questions différentes et 15 000 objections. Au terme d'une vie harassante, sans cesse sollicité par des commandes d'ouvrages, des demandes d'expertise et de conseils, mais aussi par des voyages accomplis à pied à travers l'Europe (15 000 km environ), la santé de saint Thomas se dégrade prématurément.

En décembre 1273 à Naples, il connaît durant la messe une expérience spirituelle particulièrement forte. À ses proches qui le pressent de reprendre son travail, saint Thomas répond : « Je ne puis continuer, tant tout ce que j'ai écrit, par rapport à ce que j'ai vu, ne me semble être qu'un peu de paille ». Bien évidemment, il ne s'agissait pas d'une rétractation de la valeur exceptionnelle de son travail mais de l'humble aveu de ses limites : que sont en effet les mots et les concepts humains – si géniaux soient-ils – par rapport à Dieu lui-même ? Épuisé, saint Thomas meurt le 7 mars 1274, âgé de 49 ans.

Après sa mort, les miracles ont abondés à son intercession. Sa doctrine théologique inspira une foule immense d'étudiants et de maîtres jusqu'à aujourd'hui. Le Magistère s'en inspira et la recommanda à de multiples reprises comme une expression particulièrement autorisée de la vérité chrétienne. Parmi les Docteurs de l'Église, saint Thomas jouit donc d'une autorité particulière, laquelle est bien résumée dans son titre de « Docteur commun ».

En 1998, Jean-Paul II pouvait donc justement rappeler dans son encyclique *Foi et raison* que l'

on comprend facilement pourquoi le Magistère a loué maintes fois les mérites de la pensée de saint Thomas et en a fait le guide et le modèle des études théologiques. [...] En effet, l'exigence de la raison et la force de la foi ont trouvé la synthèse la plus haute que la pensée ait jamais réalisée, dans la réflexion de saint Thomas, par le fait

qu'il a su défendre la radicale nouveauté apportée par la Révélation sans jamais rabaisser la voie propre à la raison⁷.

CONCLUSION

Le temps est venu maintenant d'achever cette présentation qui, vous l'imaginez bien, mériterait d'être longuement poursuivie. Retenons simplement ici qu'en suscitant l'éclosion d'esprits géniaux qui étaient aussi de grands amis de Dieu, le Moyen Âge a doté l'Église d'un patrimoine culturel exceptionnel que nous aurions tout intérêt à exploiter à nouveau.

En effet, le Moyen Âge nous rappelle que la foi ne s'oppose pas à la raison, bien au contraire, et que la théologie peut devenir une école de sainteté si elle est pratiquée par amour et avec humilité. Lorsque Dieu touche le cœur d'un homme, la grâce vient illuminer son intelligence et l'ouvre à la vraie lumière. Prions pour qu'aujourd'hui encore, beaucoup d'hommes s'ouvrent à l'action illuminatrice du Verbe de Dieu, la Sagesse éternelle. Alors nos sociétés, pourtant si développées scientifiquement et techniquement, redécouvriront une joie qu'elles ont perdue : la joie de la sagesse.

⁷JEAN-PAUL II, *Fides et ratio*, n°78.